Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 56 (1918)

Heft: 32

Artikel: Pour l'étiquette

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214090

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le mulet du Valais.

Aimant à marcher au bord de l'abîme, comme par défi des accidents, il a le pied sûr et sa tête pensive le préserve du moindre faux pas. Si l'on tient compte que le foin et l'eau suffisent à son alimentation, on comprend pourquoi le paysan valaisan, sobre et dur à lui-même, le tient en haute estime et pourquoi dans certaines vallées plusieurs ménages possèdent un mulet par indivis. Je me souviens, notamment, d'avoir vu six consorts se passer la bête à tour de rôle durant les jours ouvrables et alterner pour la nourrir le dimanche. A ce changement quotidien d'écurie et de traitement le cheval ne tiendrait pas.

Louis Courthion.

* * A la caserne de Lausanne.

Le dimanche soir, la cour, la cantine, les chambrées, les escaliers et les corridors de la caserne s'emplissent d'une rumeur joyeuse. Chacun revient content de sa journée, avide de raconter ses parades en uniforme. Les dernières minutes de liberté, avant l'appel en chambre, sont mises à profit. On chante, on s'appelle, on boit un verre avec les amis, on fait jouer la boîte à musique de la cantine. Des retardataires arrivent en courant avec des paquets où se devinent des « douceurs » de la maison ou du linge propre. D'autres se tiennent par le bras et rient ensemble de gaîtés, de « scies » qui ne sont compréhensibles que pour eux. Parfois, un officier fend la foule des soldats, rapide, le sabre traînant, et répondant d'un seul geste à toutes les mains levées.

ROBERT DE TRAZ.

Le cœur parle au cœur.

A la gare de Lausanne, en juillet 1915, lors du passage des grands blessés français.

Au bout du train, par la fenêtre ouverte d'un grand wagon sanitaire, j'aperçois un spectacle na-vrant : Un beau jeune homme de vingt-cinq ans à peine, portant l'uniforme d'artilleur, est étendu sur une couchette; une samaritaine de la Croix-Rouge se tient près de lui et semble le veiller. Il a une yeux sont fermés et sa figure est d'une pâleur ex-trême; il paraît comme frappé de stupeur. Une balle, dont on aperçoit l'entrée à une légère cicatrice, lui a tranché le nerf optique. C'est un aveugle plongé dans le désespoir.

Sa main est appuyée sur le rebord de la fenêtre. Une jeune fille essaye de lui glisser un petit bou-quet entre les doigts; elle lui crie : « Vive la France! » Le malheureux laisse tomber le bouquet; sa physionomie reste dure et fermée. La nuit, la terrible nuit de la cécité le tient, et dans

son âme tout est noir.

Mais voilà que soudain une femme a fendu la foule. C'est une vieille paysanne du Gros de Vaud. Elle a fait des lieues cette nuit pour venir à la gare apporter aux blessés des fleurs et des cigares. Quand elle est près du wagon, elle saisit la main du jeune homme et, d'une voix que l'émotion étrangle, elle lui dit ces mots : « Reprends courage, mon petit, pour la maman!»

L'aveugle a tressailli. Sa main, jusqu'alors inerte et hostile serre les doigts noueux de la vieille femme. Sur sa figure morne passe comme un éclair de joie fugitive. Et à travers les paupières mi-closes de ses yeux morts glissent deux larmes sur ses joues pâles. HENRI SENSINE.

l'espace le permettait, d'autres textes achèveraient de montrer combien heureusement les auteurs, tout en enseignant la langue aux écoliers des cantons romands, les initient aux choses de la vie, aux choses de chez nous, et leur inculquent l'amour du bien et l'amour de la patrie.

Et dire que, sans le hasard, je mettais leur excellent ouvrage dans le tas des manuels secs V. F. et pédants!

Un et un. - Un inspecteur visite une classe enfantine. Il assiste à la leçon de calcul. La maîtresse pose différentes questions à ses petits élèves.

- Combien font 0 et 0?
- Ça fait zéro, répondent en chœur les petiots.
- Bien, mes enfants. Et combien font 0 et 1?

Ca fait 1.

Bien, bien. Et, maintenant, 1 et 1 font?... Pas de réponse. L'inspecteur, bon enfant, voyant les petits embarrassés, lève discrètement la main en montrant deux doigts, tandis que la maîtresse a le dos tourné.

Alors un des enfants lève à son tour la main.

- Bravo, Charlot, fait la maîtresse, que dépitait le silence de ses élèves. Eh bien, combien font 1 et 1?
- Oh! je sais pas, moiselle, mais c'est ce m'sieu qui voudrait sortir pour faire pipi. - P.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Claudine. 1797.





En plantant, en Mettre en per - ce

rons l'ou-vra - ge de nos pei-nes,



fait son che-min, you! Pendant la ven-at et as-ser-bant, you! A - vec nos Clau-Déchargeant et as-ser-bant, you! A - vec nos Goû-ter tous les vins nouveaux, you! Et dan-ser



Danse: Pas de polha ou chatne anglaise, main droite à cotre coisine pour commencer, puis demi-tour.



la ah!Tra ou li tra - de - ri - de -

LOU CRO ET LOU PESSET

(Patois de la Vallée de Joux)

'AN passâ, à la salyaita, tandi qu'on vouagnévè lé piti tsou, avé coumandà à mon bouébou, dè menâ daou-trè béluotâye de femé aou courti. A la proumyère quy'é minnè vouaitiqu'é ront ouna tsanba de la béluyetta et qu'el épécllie lou fond.

Ma fai, coumet no fallyai cé meublliou tot lou drai, apré goûtâ, me boutè in dévai de lou rinvouâ. Apouèrtou de coûtè lou tronc dévin la

mézon daou-trè bé de lan, la réssetta, la détra dè z'étenaille, on mèrté, dè clliou et pi, ma fai on byau pesset tot neu, que m'avai, per Dy bin coutâ cinquanta centimes à la fâire de l dèrin (automne).

Tandi que travaillévou, vouaitiqu'on dzove nou cro, que yon de mè vejin avai aprevouaije que vint se posâ à cllian de mè et que couming à me vesâ. Aou bé d'on momet lou vouait qu'impougne lou pèsset et que coumince s'amousâ avoué et lou pregnait dinse avoué gouèrdze, et lou portavè on piti bè et lou rep sâvè et lou repregnait et lou portâvè incouè bè et pi adé dinse. Mè, risai de vaire cllia bé s'amousâ avoué cé pèsset, quand tot d'on co na pa lou reposâ, lou vouaitique fout lou can avoué. Erou télamet ébahi que ne savé pas q

Tandi qu'étè ique à lou vesâ s'in alâ, vaiq ma fenna qu'arrevé daou courti, et li conté d que s'érè passâ. Craite-vo que le voulyai incou me dispoutâ? Le me dese :

 Mé quand t'a vu cé sacré oselet d'èveron tes outi, savé-tu pas l'invoueyé:

Li repondis

- Ma fai, é bin vu que tegnait lou pesset, mais ne crayé pa qu'è voulyait l'importâ tot de bon, te chè bin! Crayé qu'é voulyait rire?

ADRIEN NICOLE.

PLAISIR DES YEUX ET DU CŒUR

a fête du 1er août et le plaisir que no avons eu de rencontrer, ce jour-là, da les rues de la capitale, plusieurs dames demoiselles de tout âge, qui, fidèles à leurs e gagements, avaient pour la circonstance reve le gracieux costume vaudois, nous rappelle lignes suivantes écrites jadis de Lausanne à Feuille d'Avis de Montreux :

La foule du dimanche, sur les avenues de banlieue, est bien convenable, bien correcte elle marche d'une allure modérée, pour que le petits puissent suivre; elle est grise.

Mais j'ai eu la joie, dans cette foule, de de couvrir un costume valaisan. Femme chambre depuis peu à la ville, ou bien femm mariée, qui reste ainsi fidèle à sa vallée, je n sais. Mais je sais bien que dans la banalité bourgeoise et citadine, dans le voisinage des snobs qui sont venus de très loin, la simple rencontre de cette confédérée est un réconfort. Il y a donc encore des gens qui ne cherchen pas à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas il y a des paysannes ou des montagnardes qu ne cherchent pas à dissimuler leur origine; il a des Valaisans qui n'ont pas souci de deveni semblables à tout le monde!

Et j'ai repensé à la fête du 1er août à Sembrancher. Il paraît que toutes les femmes du bourg s'étaient revêtues de leur costume trudtionnel, et qu'elles se sont groupées pour chater aux principaux carrefours et sur la place. I paraît aussi que l'une d'elles, à qui on l'ava demandé, s'était habillée selon la mode de ville. Et il paraît enfin que l'opinion publique de Sembrancher, ayant fait dans cette occasion solennelle la comparaison entre le costume laisan et son puissant rival, s'est prononcée faveur du premier. La bonne nouvelle!

Est-il besoin de dire encore une fois que plus simple de ces costumes indigènes va mieux en effet; non pas toujours à cause de beauté propre, mais parce que, inventé dans pays pour les gens de ce pays, il s'adapte pa faitement à eux... et ils le portent bien.

Pour l'étiquette. - Un propriétaire d'un nos vignobles les moins renommés — un de vignobles dont il faut boire le cru sur place vous savez, comme disait Grognuz - parla des guerres de Charles-le-Téméraire, se pla sait, par esprit de contradiction, à dénigrer les victoires des Confédérès.

— Oh! je sais bien, lui dit un voisin, pourquoi tu parles comme ça. Tu aurais préféré que Charles-le-Téméraire eût la victoire, afin de pouvoir vendre ton vin pour du Bourgogne.

A PROPOS DE PARLER VAUDOIS

Lausanne, 6 août 1918.

Mon cher Conteur,

Dans ton dernier numéro, tu signales à l'attention de tes lecteurs le Cours de langue française de M. le professeur Sensine. A ce propos, tu insistes sur la nécessité pour nous tous d'apprendre à parler et écrire le « bon français. »

Permets-moi donc de l'adresser, à l'intention de ceux de tes lecteurs qui ne les ont pas lues, les lignes suivantes, publiées il y a quelques semaines par l'*Echo de la Broye* et qui traitent du même sujet. Elles sont signées : A. Dz.

Si nous nous moquons, et avec raison, du français fédéral, nous, à notre tour, devons être confus et contrits de notre français cantonal. Ce français vaudois est vicieux sous toutes ses formes, tant écrites que parlées. Ce n'est ni de vallemand, ni du français, ni du patois. Il ne supporte qu'une définition: c'est baragouin. Ce sont des mots affublés, déformés, déguisés, vides de sens. On parle mal, donc on écrit mal. Au nom des dieux, parlons du patois pur, ce qui n'est pas une petite affaire et parlons du français pur, ce qui est une autre grosse affaire, du français éclairci et éclairé par de nombreux ouvrages.

Ce parler vaudois, ce parler spécial, original, grave ou comique sied à merveille pour une rigolade, une pièce genre de Favey et Grognuz, un roman satyrique genre sergent Bataillard, à titre de diversement, de hors-d'œuvre, encore que pas trop n'en faut de ce parler plutôt dangereux pour de jeunes cerveaux.

Qui dit idiome ne dit pas langue et Diderot a été fort bien inspiré quandil a écrit: « La langue est le thermomètre de l'état d'esprit chez une nation. »

Nous avons donc deux divisions bien distinctes à établir :

D'une part le patois si franc, si expressif, si populaire, lequel s'en va à grands pas, ce qui est franchement regrettable, et d'autre part le pur, le bon français qui ne nous est encore nuliment familier.

C'est mal d'exécuter l'un au détriment de l'autre; ils ne se font nullement concurrence mais méritent tous deux une étude sérieuse et approfondie que de plus éminents et de plus compétents que nous ont déjà entreprise et cherchent à mener à bonne fin. Nos vœux les accompagnent.

Comme échantillon de français académique nous vous prions de lire la lettre ci-dessous, qu'un jeune Suisse allemand écrivit à sa famille au siècle passé, mais toute d'actualité encore:

« Versailles, etc.

« J'égrire à toi, sir mon père, pour abbrendre « à toi que j'être deviendre ein des 3 ans suisse « du roi ; que j'être content ein tiable, hapillé « comme ein prince et que je fois son personne « joliment tous les chours.

« J'égrire encore à toi, mon père, pour ab-« brendre à toi j'être entré dans l'amour d'une « jeune fille presque blonde et que je fois son « joli personne toutes les jours. Défunte sa « mère qui ne vit plus, lui affre laiss la moitié « d'ein gran lochis bresque entier et ein plein « sac d'escriture de notoire où l'on troufe des « rentes de voyageres sur son tête. Chespère

« qu'elle tesire beaucoup deviendre la fille à toi

« par mon canalement; envoyer à moi le tien « permetteman pour que je deviendre son mari « bien fite. — Ton fils afec respect beaucoup. »

M. A. Dz, est vraiment bien sévère à l'égard du parler vaudois. Si l'on ne peut le donner pour exemple, il ne faut pas lui refuser, dans certaines tournures, dans certaines expressions, une saveur bien caractéristique de notre tempérament. Si le parler vaudois, en effet, train maints de nos travers, telle une indolence qu'on nous reproche souvent, il traduit aussi quelques-unes de nos qualités: ainsi une bonhomie qui a bien son avantage et qu'on n'apprécie peut-être pas toujours à sa juste valeur.

La livraison d'août 1918 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Virgile Rossel. L'idéal suisse. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague, roman (cinquième partie). — Eugène Richard. La nouvelle Eglise, conte désintéressé. — Louis Leger, de l'Institut. La colonie polonaise de Paris. — Alexis François. De « romantique » à « romantisme ». — Marcel Paquot. Sagesse. Poésie. — Henry de Varigny. Impressions de soldats (troisième partie). — Heinrich Federer. La dernière heure du pape Innocent III. — Aly Shamsy. L'Egypte et le droit des peuples. — Chroniques anglaise. (H. C. O'Neill); polonaise. (Kappa); allemande. (Antoine Guilland); suisse romande. (Maurice Millioud); scientifique. (Henry de Varigny); politique. (Ed. Rossier); Revue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

23

RODOLPHE TŒPFFER

Au chevet d'un vieillard pâle et souffrant, je la voyais pieuse, recueillie, embellie de tout l'éclat que prêtait à sa jeunesse et à sa fraîcheur cet en tourage de maladie et de vieillesse. Elle baissait ses belles paupières sur le livre de mon oncle, où elle lisait les paroles de consolation. Quelquefois, s'arrêtant pour laisser reposer le malade, elle lui soutenait la tête, ou lui prenait affectueusement la main, le considérant avec une compassion qui me paraissait angélique.

« Heureux mourant! disais-je. Que ses paroles doivent lui être douces, et ses soins pleins de charmes!... Oh! que j'échangerais ma jeunesse et ma force contre ton âge et tes maux! »

Je ne sais si je fis ces réflexions tout haut, ou si ce fut un pur effet du hasard; mais en ce moment la jeune fille, s'interrompant, leva sa tête et regarda fixement de mon côté. J'en fus troublé comme si elle eût pu me voir dans la nuit où j'étais, et ayant fait un mouvement en arrière, je tombai, emmenant avec moi la chaise, la table, Grotius et Puffendorf.

Le vacarme fut grand, et je restai quelque temps étourdi par la chute. Au moment où j'allais me relever, mon oncle Tom parut, un bougeoir à la main.

« Qu'est-ce, Jules ? me demanda-t-il effrayé.

— Ce n'est rien, mon oncle... c'est... ici au plafond... (mon oncle jeta les yeux sur le plafond). Je voulais suspendre... (mon oncle jeta les yeux tout alentour, pour voir quelque chose à suspendre)... et puis, pendant que... alors je suis tombé... et ensuite... je suis tombé.

— Remets-toi, remets-toi, mon ami, me dit mon oncle Tom avec bonté. La chute t'a probablement affecté les fibres cérébrales, ce qui est cause de l'incohérence de ton discours. »

Il me fit asseoir, et, pendant ce temps, s'empressa de relever les deux in-folio, dont il avait considéré les ais fracassés avec plus d'émotion sans doute qu'il n'en avait ressenti en parlant à la belle juive. Il les replaça avec soin sur la table; puis revenant à moi: « Et tu voulais suspendre quoi? » me dit-il en me prenant la main de manière à glisser furtivement son index sur mon pouls.

Cette question m'était très embarrassante, car en vérité il n'y avait pas apparence de chose à suspendre dans toute ma chambre. Aussi, connaissant d'ailleurs l'indulgente douceur de mon bon oncle Tom, j'allais lui raconter tout, lorsque, au moment de le faire, je ne le fis point.

C'est que, pour ce que j'avais dans le cœur, l'indulgence n'était plus assez. J'aurais voulu de la sympathie, et mon oncle n'en pouvait éprouver que pour des idées abstraites, scientifiques. C'est ce qui fit que je répugnai à lui ouvrir mon cœur, crainte de faner un sentiment que j'étais jaloux de nourrir à ma guise.

« C'était pour suspendre... Ah! mon Dieu! déjà!

— Hé ?

- Ah! mon oncle, c'est fini.

— Quoi ? »

En ce moment la lumière venait de s'éteindre dans la chambre du mourant, et avec elle tout mon espoir.

Pour mon oncle, à cette exclamation, il commença à juger le cas très gravé, et m'engagea à me mettre au lit, où il m'examina avec attention, pendant que je songeais à la jeune fille dont la vue venait de m'être ravie.

Mon oncle Tom était loin de se douter de la cause de mon mal. Cependant, après m'avoir anatomiquement considéré, palpé, il se convainquit, avec une certitude faisant honneur à sa science, que le sque lette était en parfait état. Débarrassé de toute inquiétude à ce sujet, il s'occupa d'examiner le jeu de la respiration, celui de la circulation et de toutes les fonctions vitales ; passant ensuite aux symptômes tout à fait extérieurs, il parut enfin avoir satisfait sa curiosité, et, de l'air d'un homme qui emporte quelque chose dans sa tête pour y songer, il me quitta.

Il était environ minuit. Je restai seul avec mes idées, où je me plongeais tout entier, lorsque le roulement de l'échelle me fit tressaillir, et peu après je m'endormis.

J'étais fort agité. Mille images sans rapport avec l'objet de mes pensées se croisaient, se succédaient devant mes yeux; ce n'était ni le sommeil ni la veille, encore moins le repos. Enfin à ce trouble succéda l'épuisement, et bientôt mes songes, quelque temps suspendus, revinrent et prirent une autre teinte.

Je rêvais qu'en un bois silencieux je marchais souffrant, mais pourtant calme, et l'âme pénétrée de je ne sais quel sentiment, tout plein d'un charme qui m'était inconnu. Personne d'abord, et rien de tout ce qui aurait pu me rappeler la vie ordinaire. C'était bien moi, mais doué de beauté, de grâce, de tous les avantages que je désire éveillé.

Fatigué, je m'étais assis dans une clairière solitaire. Une figure s'était approchée que je ne connaissais pas, mais dont les traits étaient animés par l'expression d'une mélancolique bonté. Insensiblement elle avait pris un air qui m'était plus connu... enfin elle s'était trouvée ma chère juive. Elle aussi, douée de tout ce que je lui désire, paraissait se plaire à me considérer, et, quoiqu'elle ne parlât pas, son regard avait un langage qui me touchait au plus doux endroit de mon cœur. Je voyais sa belle tête s'incliner sur mon front, je sentais sa douce haleine, et à la fin sa main avait trouvé la mienne. Alors, une émotion croissante m'agitant, mon rêve peu à peu perdit sa quiétude. Les images devinrent flottantes et incertaines, et, de figure en figure, je ne vis plus que celle de mon oncle Tom qui avait pris ma main pour me tâter le pouls, et dont la tête, inclinée sur la mienne, me considérait au travers de ses besicles.

Nouveaux abonnés. — MM. Christin, Pontaise Lausanne. — M. Sage, Chavannes (Renens). — A. Vulliémoz, Payerne. — F. Panchaud, à Cully. — M. Dufey, à Cully. — Jules Surdez, Les Bois (J. B.) — Bréguet, Chaux-de-Fonds. — Aug. Gross, Corserey. — Aug. Corbaz, greffier, Gingins. — Eug. Crausaz, Signy.



Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS